

L'ARGUS SOISSONNAIS

Extrait du N° 78 du vendredi 5 juillet 1929

L'INAUGURATION du Monument aux Morts « La Croix Brisée » sur le Plateau de Nouvron

Dimanche 30 juin, a eu lieu, suivant le programme que nous avons publié, l'inauguration du monument élevé sur le plateau de Nouvron, aux nombreux braves des armées alliées (français, anglais, américains) qui trouvèrent une mort à la fois glorieuse et tragique dans ce secteur, durant la guerre 1914-1918.

Le Maréchal Franchet d'Espérey avait bien voulu accepter la présidence de cette cérémonie et en rehausser l'éclat par sa présence. À 10 heures 15 avait lieu la réception de l'illustre soldat par M. Rozin, maire de Nouvron, entouré de son Conseil municipal et des nombreuses délégations d'Anciens Combattants de la région.

Dans un geste qui l'honore et pour manifester ses sentiments envers ceux qui sont morts pour la France, le Maréchal se rendit aussitôt au monument, magnifiquement orné de fleurs et de drapeaux, des Morts de la commune de Nouvron et y déposa une gerbe de fleurs.

Signalons tout particulièrement la décoration, Les rues du village de Nouvron qui, de façon parfaite, et avec un goût des plus délicats, avaient été pavoisées de drapeaux et de guirlandes et se trouvaient transformées par toute une floraison multicolore qui flattait l'œil et marquait le caractère de fête du souvenir de cette cérémonie patriotique. La messe fut ensuite célébrée par M. l'abbé Gosset, ancien combattant, curé de Ressons-le-Long, qui prononça une allocution vibrante de foi patriotique et religieuse. Puis, à l'issue de la messe, eut

lieu la bénédiction du monument à laquelle procéda Mgr Parmentier, vicaire général, remplaçant Monseigneur l'Évêque de Soissons.

Après cette bénédiction, les nombreux invités se rendirent sous la tente dressée dans la cour de la nouvelle ferme de Confrécourt et participèrent au déjeuner fort bien préparé et servi par les soins de la Maison Léger, Hostellerie du Lion d'Or, à Vic-sur-Aisne.

En voici le menu :

Hors-d'œuvre variés
Suprême de colin sauce verte
Pièce de bœuf Hostellerie du Lion d'Or
Haricots verts au beurre
Chapons du Mans à la broche
Fromage
Corbeilles de fruits
Friandises
Vins
Grand ordinaire blanc et rouge
Bourgogne Volnay 1918
Mousseux
Café — Cognac

Parmi les convives, citons, autour du Maréchal Franchet d'Espérey, le général et Mme la générale Grasse, Mme Lefèvre d'Orléans, Mme Firino, Mme Guillemot, de Paris, M. l'abbé Sommé, doyen de Vic-sur-Aisne, M. Braux, ancien maire de Vic, M.M. Rruynel et Flékimpe, délégués du gouvernement belge, M. l'abbé Brochard, ancien aumônier du 7^e corps, M. le comte de Bertier. M. Vitry, M. Tharaud, M. le marquis de Croix,

plusieurs maires du canton : M.M. Ferté, de Ressons-le-Long, Pamart, de Berny-Rivière, Ferreux, de Vic-sur-Aisne, Francard, d'Ambleny, Lefèvre, de Fontenoy, Franc, de Tartiers. Gerber, de Laversine. Aubert, de Laffaux, les représentants des Anciens Combattants avec leurs drapeaux, parmi lesquels ceux de Nouvron, Soissons, Louâtre, Vauxrezis, Braine, Villers-Cotterêts, Fontenoy, Cutry, Laversine, Cœuvres,

Ressons, Cuisy-en-Almont, Ambleny, Montigny-Lengrain. etc... On remarquait également la Société Musicale de Vic-sur-Aisne et les Sapeurs-Pompiers de Nouvron.

À l'issue du déjeuner, deux toasts furent portés, l'un, que nous reproduisons ci-après, par M. le marquis de Croix, et l'autre, dont nous regrettons vivement de n'avoir pas le texte, par un représentant du gouvernement belge.

Toast de M. de Croix

**Monsieur le Maréchal,
Messieurs,**

En ce jour de deuil, notre pensée se reporte entièrement sur nos morts, tous nos souvenirs vont à eux, et ils savent, nos chers morts, que, si nous sommes assemblés ici, c'est pour les honorer et pour puiser dans leur sacrifice, une leçon, un exemple.

Nous, les vivants, nous avons un devoir à accomplir, comme ils ont accompli le leur, nous devons sacrifier nos forces, tendre toutes nos facultés, pour le bien de la Patrie et pour l'amélioration du sort commun de nos concitoyens, des habitants de notre chère France. Combien nous vous sommes tous reconnaissants. Monsieur le Maréchal, d'être venu jusqu'à nous, pour nous donner un exemple vivant de vaillance et de dévouement ! Ne venez-vous pas de parcourir en quelques heures plus de 500 kilomètres presque sans arrêt et sans sommeil, pour pouvoir être parmi nous ce matin et rendre un hommage solennel à nos morts !

Messieurs les Représentants de la noble Belgique, que je salue profondément en ce moment, Messieurs les Membres du Conseil municipal de Nouvron, Messieurs les Délégués des

Anciens Combattants. Messieurs les Maires et Représentants des communes dévastées de ce malheureux canton, que je remercie d'avoir bien voulu venir sur le plateau de Confrécourt, M. le Doyen et M. l'Aumônier militaire, « vous m'aidez à saluer le Maréchal Franchet d'Espérey, dont la vie a toujours été si bien remplie au service du Pays et de la Civilisation. Que ce soit en Algérie, en Asie, en Tunisie, au Maroc ou en France, partout nous retrouvons l'action féconde de M. le Maréchal d'Esperey ; en 1914, à Guise, puis à la bataille de la Marne et de l'Aisne, enfin à Salonique, il n'a cessé de montrer la hardiesse de sa conception et de sa tactique militaires, l'ampleur de son intelligence et la valeur victorieuse de sa stratégie. L'armistice du 29 octobre 1918 terminant les opérations du front oriental, ne fut-il pas l'un des facteurs les plus importants de la victoire !

Messieurs, je vous convierai tout à l'heure à lever vos verres à la santé de M. le Maréchal et je vous remercie tous d'être venus ici, aujourd'hui, sur ce grand plateau des morts.

Je remercie aussi les jeunes représentants de la pensée et du barreau français, M. Tharaud et M.

Max Vitry, si connus et si appréciés dans le monde littéraire et dans celui des grandes joutes oratoires. Quelqu'un m'a dit que la voix de M. Déroulède avait été un clairon vivant, que celle de M. Maurice Barrés avait été une lyre humaine et que la dialectique oratoire de M. le Président Poincaré était sans réplique.

Messieurs, vous possédez à la fois, les qualités essentielles de ces grands patriotes, pour entraîner, émouvoir et convaincre.

Je vous remercie profondément d'être venus, comme anciens combattants, mettre vos talents généreusement au service de nos chers morts.

Merci enfin à M. Colleau, le porte-parole et digne représentant d'un important groupe des Anciens Combattants de l'Aisne, ici représentés, merci aux dévoués architectes re bâtisseurs de Nouvron, MM. Deligny

père et fils, auteurs du monument, merci aux entrepreneurs, ouvriers et artisans de la reconstitution de ces plateaux.

Et je termine. Messieurs, en vous redisant ces strophes de M. Brieux, de l'Académie française, qui résument ma pensée :

*Honte à qui voit le mal, sans que le mal
le navre
Ou qui voyant le bien, n'est ivre de
bonheur !*

Messieurs, levons nos verres à la santé de M. le Maréchal, puis, en union intime avec les familles de nos chers disparus, rendons-nous au monument, pour y élever nos cœurs et y prendre les plus saines résolutions, pour le bien et la prospérité de notre chère France, pour la paix et l'amitié cordiale des nations alliées.

Puis, suivant un itinéraire magnifiquement pavé de la ferme de Confrécourt au monument, le cortège se forma pour se rendre au monument, où l'inauguration officielle fut faite par le Maréchal Franchet d'Espérey, dont le quartier général fut, on s'en souvient,

pendant de nombreux mois à Vic-sur-Aisne.

À cette inauguration, plusieurs discours furent prononcés. Nous sommes heureux de pouvoir les reproduire *in-extenso* pour nos lecteurs :

Discours de M. L'abbé Brochard

**Monsieur le Maréchal,
Mesdames, Messieurs,**

L'honneur d'avoir accompagné ici, comme aumônier, les troupes du VII^e Corps, qu'après son recul sur la Marne, l'ennemi, fortement retranché au bord de ce plateau fameux, parvint à fixer

pour de longs mois, me vaut aujourd'hui le privilège de vous adresser quelques mots.

Certes, on a bien raison de multiplier les monuments commémoratifs de tant d'événements importants, de tant de journées

glorieuses ou sanglantes de la Grande Guerre.

Nous le devons bien à tous ceux qui sont morts et, oserai-je ajouter, il est bon aussi d'aider à la reconnaissance de nos contemporains et de nos successeurs au moins les plus proches, à l'égard de ceux qui ont survécu et qui ont tant peiné !

Ce mémorial, à coup sûr, comptera parmi les plus justifiés. Quelques-uns au moins parmi vous, comme je le fais moi-même, se rappellent ces durs combats qui, nous le remarquons alors, et les aumôniers n'étaient, pas les derniers à le déplorer, s'allumaient de préférence, semble-t-il, aux matins de ces dimanches sanglants de septembre et octobre 1914.

Avec quel acharnement l'ennemi s'accrochait au rebord de ce plateau de Nouvron, d'où comme d'un merveilleux observatoire il aurait pu, en s'y maintenant, nous interdire tout accès, toute activité dans la vallée.

De ces luttes, sans cesse reprises, la ferme modèle de Confrécourt, dont on disait, il m'en souvient, qu'elle venait d'être aménagée, et que les cultivateurs du Doubs et du Jura, qui ne connaissent pas d'aussi importantes exploitations agricoles, admiraient fort... la ferme de Confrécourt, que l'on doit si souvent encore nommer dans les veillées là-bas, était le point vraiment névralgique, stratégique.

Que de sang coûta sa possession qui, enfin, ne nous fut plus contestée et rendit possible la vie dans ce secteur.

Nous nous rappelons ces durs combats, d'autant plus durs, qu'ils déprimèrent singulièrement l'exaltation, mais non le courage qu'avait excité en nous, après les fatigues et les déboires de la retraite, la surprenante victoire de la Marne.

Mais tous ces souvenirs, d'autres orateurs plus autorisés notamment le chef glorieux qui nous fait l'honneur de nous présider pourraient nous les

retracer beaucoup mieux que je ne saurais faire.

Mon rôle est plus modeste. À titre de témoin de ces semaines héroïques, comme ancien aumônier au VII^e Corps, je me suis arrogé un mandat qui, j'en suis sûr, sera ratifié lorsqu'on saura que je l'ai rempli celui d'exprimer, au nom de tous ces braves, morts et survivants, la plus vive reconnaissance pour ce pieux mémorial inauguré et béni en ce jour.

Merci à vous, M. le Marquis, propriétaire alors mystérieux pour nous, de cette ferme fameuse, et à la tristesse de qui j'ai entendu alors si souvent nos poilus compatir. Vous étiez absent personnellement, mais très présent, je vous l'assure, à la pensée des hommes qui évoquaient à l'avance votre retour parmi ces ruines.

Merci d'avoir vu si vivement esquisser par l'image du Crucifié étendu presque à même cette terre où tant de ces braves se sont étendus aussi pour mourir, pour mourir comme Lui, pour le salut et la liberté de leurs frères.

Merci à vous aussi, habitants de ce plateau qui, en accourant si nombreux à cette inauguration, faites bien vôtre cette heureuse initiative.

Et, puisque je me permets de parler au nom des braves du VII^e Corps dont le sang et les sueurs ont fécondé cette glèbe si riche, où nous voyons se préparer, cette année encore, de si belles moissons, laissez-moi vous féliciter, comme le feront les survivants de ces divisions héroïques, lorsqu'ils reviendront ici quelque jour en pèlerinage.

Personnellement, c'est mon troisième retour ici depuis la fin de la guerre. Chaque fois, j'admire davantage le courage, la ténacité, la bonne entente dont vous avez dû faire preuve pour relever tant de ruines. C'est un enchantement pour les yeux et pour le cœur, de voir tant de villages si

promptement, si coquettement réédifiés.

Et ceux au nom de qui je parle, ayant été témoins des dévastations infligées à cette terre, si merveilleuse et qu'ils enviaient tant, mesureront équitablement toute la bravoure et la science qu'il vous a fallu pour rendre à ces champs profondément bouleversés, tout percés d'obus, de bombes, de grenades, leur ancienne richesse.

Certes, à ce spectacle réconfortant, ils se diront que vous avez payé de votre mieux tant de sang généreusement répandu, et très largement reconnu et compensé leurs propres sacrifices.

Enfin, vous ne serez pas surpris

d'entendre de ma bouche de prêtre des paroles de croyant, et permettez-moi, en terminant, d'évoquer pour tous ceux qui sont morts ici, et dont chaque jour le soc de vos charrues amène à la lumière quelques ossements, une immortalité plus vraie, plus réelle, plus substantielle, plus personnelle que celle que peut procurer la reconnaissance de la Patrie ou la gloire humaine, l'immortalité que nous a promis notre Christ-Jésus, Celui dont l'image tragique est encore celle qui évoque le mieux, le plus éloquemment ceux qui, comme Lui, ont donné leur vie pour leurs frères.

Discours de M. Vitry

Lorsque Monsieur le Marquis de Croix me fit l'honneur de m'inviter à me joindre à vous, j'acceptai de grand cœur. J'étais assuré que l'hommage rendu sur son initiative à nos camarades de Novron serait bien celui de la piété et du respect d'une grande famille en deuil se recueillant solennellement devant les héroïques exemples de ses fils tombés pour la défense du foyer.

Comment croire que ces territoires aujourd'hui restitués par un dur labeur à l'activité des hommes ont été les témoins des plus effroyables carnages ; qu'il y a dix ans, ce sol était encore miné, disloqué, bouleversé, chaotique ; qu'un enchevêtrement de fils, de poteaux, de blocs de béton le recouvrait comme pour interdire à la vie d'y réparaître jamais ; qu'au fond d'entonnoirs béants, se décomposaient pêle-mêle, dans un sol visqueux, capotes, équipements et débris humains ! Visions tragiques dont

l'atrocité déconcerte l'imagination et dont la mémoire elle-même doute devant les résultats de votre effort.

Vous êtes parvenus à restituer à ce coin de France, son véritable visage. Ainsi la terre imprégnée de la chair et du sang le plus aimés et fécondée par le travail des enfants de ceux qui y sont ensevelis devient, dans l'univers, l'arpent sacré où les volontés, sous l'influence des morts, s'unissent pour réaliser en commun leurs destinées. Héritage inaliénable qu'il faut conserver et accroître ; cause première et objet sensible du patriotisme !

Qui dira jamais la mystérieuse puissance du sol natal. Notre génération l'a éprouvée plus qu'aucune autre semble-t-il. N'avons-nous pas pendant des mois et des années, vécu dans les sillons, demandé protection aux moindres replis, creusé, modelé la terre avec nos mains pour y combattre et nous y reposer. Elle s'incrétait en

nous, nous enveloppant de suaires de glaise pour unifier nos bataillons et les dissimuler à l'ennemi.

Ainsi c'est elle-même qui, en quelque sorte, nous a préservés tandis que nous la défendions. Intimité tragique et muette : notre attachement s'accroissait chaque jour et nous surprenions en nous plus d'émotion à la toucher, à la respirer ne cessant de maugréer lorsque nous la mangions avec notre pain.

Aussi est-ce avec amour que la paix revenue vous lui avez donné vos premiers soins, la débarrassant des matériaux qui l'encombraient, emportant les engins qui la menaçaient, isolant nos morts confondus dans ses flancs et redressant le sol torturé. Des foyers furent rallumés, à nouveau des grains germèrent et au premier instant de répit, vous avez senti souffler l'esprit.

Monsieur le Marquis de Croix, témoin de vos efforts, ayant entendu le discret appel de vos âmes, résolu d'exprimer votre pieuse gratitude envers ceux qui, ayant accepté de mourir, ont été happés sur ce plateau, ayant répété :

*« Demain, sur nos tombeaux, »
« Les blés seront plus beaux ».*

Le signe qui devait accorder vos sensibilités n'était-il pas aujourd'hui comme hier, celui de la Croix dont la

Divine Victime proclame éternellement au monde la nécessité et la fécondité des injustices ? Comme nos ennemis devaient en supporter le spectacle qui leur annonçait, en dépit de leurs apparentes victoires, le triomphe prochain assuré par tant de sacrifices innocents. Et leurs obus s'acharnaient sur nos sanctuaires et sur nos Calvaires. L'un d'eux, un jour frappa une croix. Un bras en fut brisé. Le Christ se détacha sans atteinte et se posa sur le chemin où, dans le silence de la nuit, passait une longue file de sacs et de fusils boueux. Il a semblé que le Christ avait voulu se rapprocher de nos camarades comme pour nous dire à tous qu'il était avec nous, que le Mal allait être vaincu. Le rachat du monde obtenu par une inexpiable iniquité. La renaissance française assurée par l'holocauste de toute une génération ! C'est ce geste symbolique que M. le marquis de Croix a eu la pensée de fixer à jamais sur ce point de la ligne de feu, à l'endroit où tant des nôtres furent tués par les Allemands. Il a été admirablement rendu par l'art de M. Deligny. La justice nous a été donnée par le Christ sur nos ennemis lors de la victoire. Elle nous sera encore accordée demain s'il le faut sur nos Alliés, à la condition que les gouvernements mettent dans les anciens combattants la même confiance que nos glorieux chefs jadis.

Discours de M. Tharaud

**Monsieur le Maréchal,
Mesdames, Messieurs,**

Comment nous trouvons-nous rassemblés, par cette pluvieuse journée d'été, sur cette ferme de Confrécourt,

autour de cette croix brisée ? Le propriétaire de ce domaine, M. de Croix, m'a raconté à la suite de quelles circonstances l'idée lui est venue d'élever le monument que nous

inaugurons aujourd'hui. Quelque temps après l'armistice, il recevait une lettre touchante, où la veuve d'un combattant, mort en défendant cet endroit, lui demandait la permission de dresser sur sa ferme, une stèle en mémoire de son mari.

M. de Croix s'empressa de répondre qu'il l'approuvait de tout son cœur. Malheureusement les difficultés matérielles qui bouleversèrent tant d'existences après la guerre, ne permirent pas à la femme du combattant de Confrécourt de réaliser sa pensée.

Elle se vit un jour, obligée d'en faire la triste confidence. Pendant ce temps, Ici comme ailleurs, la vie avait repris. Les bâtiments avaient été relevés, la charrue recommençait son ouvrage sur ce grand plateau agricole. On ne vit alors que trop bien ce qu'on savait déjà : Cette ferme et ses alentours n'étaient qu'un vaste ossuaire. À tout moment l'outil faisait surgir quelques débris Français, Anglais, Américains étaient là, partout épars, reconnaissables encore à des vestiges d'uniformes. Aussi lorsque M. de Croix reçut le pitoyable aveu que, faute de ressources, la femme qui lui avait écrit devait renoncer à son dessein, il pensa que c'était à lui de se substituer à elle, et qu'il était de son devoir d'honorer, par un monument, d'une intention plus large, tous ces morts anonymes qui, chaque jour, sous le socle des charrues, se rappelaient au souvenir des vivants.

Telle est l'histoire de cette croix. Elle ne veut être le souvenir ni d'un soldat particulier, ni d'un combat limité à un jour, à un moment. C'est un hommage à ceux que la mort a frappés au cours de ces combats sans histoire et sans nom, qui, pendant quatre années, ont été la vie quotidienne de ce plateau tragique, si paisible aujourd'hui.

Ces combats de Nouvron, je n'y ai pas pris part. Cependant, en 1915, en revenant des bords de l'Yser, la division

dont je faisais partie vint s'établir dans ces parages. Nous occupions, le long de l'Aisne, entre Braine et Soissons, une partie du front assez calme. Mais que de fois, de la tranchée ou des villages où nous étions cantonnés, nous avons entendu l'effrayant bruit d'orage qui s'abattait sur ce plateau ! Vous savez comment était alors le soldat, quelle sorte d'insensibilité on éprouvait pour des misères dont la chance vous écartait un moment. Tout de même, en écoutant cet interminable fracas assourdi par la distance, on avait le cœur serré.

On attendait avec angoisse que cela cessât là-bas. Là-bas, c'était ici. On s'endormait dans la tempête, et quand on se réveillait la nuit, on restait stupéfait qu'elle ne fut pas encore apaisée. Au matin, cela durait toujours. Pendant des semaines et des semaines, j'ai entendu ce grondement furieux qui ne s'interrompait un moment que pour recommencer de plus belle. Et c'est ainsi que, sans avoir participé moi-même aux combats de Nouvron, où je viens pour la première fois, j'en garde la rumeur formidable dans les oreilles et dans le cœur.

Aujourd'hui, quel vaste silence ! Le grand silence heureux que la nature possède quand les hommes ne tremblent pas. Autour de nous le blé à l'infini. Peu d'années ont suffi à rendre au paysage sa physionomie d'autrefois. Peu d'années. Beaucoup de travail. La volonté de l'homme a effacé la guerre de ce pays, l'effacera-t-elle aussi de nos mémoires ? Ce serait une injure pour les morts qui nous ont gardé cette terre, et pour nous-mêmes une imprudence. La même volonté qui a rétabli ici toute chose dans son état ancien, se doit de ne rien oublier. Il y faut un effort. La vie est si puissante et de toutes ses forces, nous détourne tellement du passé ! Voilà pourquoi des monuments comme celui que nous inaugurons aujourd'hui, ne sont pas seulement des

gestes pieux, ce sont des gestes nécessaires. Ils nous arrêtent un moment dans notre course à l'oubli. Lorsque, de plus en plus, les soucis du présent prendront possession de nous-mêmes, comme le blé a repris possession de cette terre, cette croix, et au pied de cette croix, cette borne de Verdun qui limite, avec tant d'autres pareilles, la ligne fatidique jusqu'où s'est avancée la verdâtre marée des uniformes allemands, cette croix dis-je, et cette borne serviront aussi de limite à cette autre invasion, l'invasion de l'oubli dans nos mémoires.

Entendez-moi bien, je vous prie. Au pied de ce symbole de paix, il serait sans excuse de chercher à perpétuer dans vos cœurs des sentiments de haine qui ne sont légitimes que dans la fureur du combat. Mais le souvenir n'est pas haïr. C'est se maintenir dans le sentiment juste qui nous avertit que la vie n'est pas toute dans la minute présente. Elle peut apparaître, en effet, une mort de tous les instants, une chute continuelle dans le gouffre du passé. Mais il est plus vrai de dire que tout

moment qui fuit est rempli de tout ce passé, et qu'il tient en lui tout l'avenir. Notre dignité d'homme est d'avoir la conscience de cette vérité. C'est par là que, dans la mesure où la vie se laisse conduire, nous pouvons la mener. Si nous voulons rester, autant que faire se peut, les maîtres de nos destinées, n'oublions pas n'oublions rien !

Monsieur le Maréchal, je vous remercie au nom de tous d'être venu ici rehausser de votre présence cette cérémonie perdue dans la solitude des champs. Vous avez sur vous cette gloire d'avoir été le premier à faire refluer le flot verdâtre dont je parlais tout à l'heure. Cela se passait loin d'ici, sur les bords du Vardar. Mais dans cette immense bataille, la charmante rivière de l'Aisne et le marécageux Vardar, c'était le même fleuve. En enfonçant le front là-bas, vous l'enfonciez ici. C'est de votre poste de commandement qu'au-dessus du déluge est partie la colombe avec son rameau d'olivier. Votre présence ici. Monsieur le Maréchal, permettez que je la salue comme le signe même de la victoire.

Discours de M. Colleau

**Monsieur le Maréchal,
Mesdames, Messieurs,**

Chers amis, vous qui avez connu les horreurs sans nom de la guerre et qui rendez grâce de leur avoir survécu.

Chers amis, avec lesquels j'ai partagé les douleurs des séparations brutales de la mobilisation, des adieux qui déchirent l'être, des adieux aux tendresses abandonnées, aux lieux familiers une dernière fois entrevus.

Chers amis de douleur dans les combats infernaux, qui frémissiez encore

en évoquant les « heures » les poignantes patrouilles dans nuit, sous la boue ou la neige, entre les deux rangées de barbelés, vous qui vous souvenez de la monotonie corrosive des boyaux et des sapes, comme des flagellations de la mitrailleuse, des crucifiements des éclats d'obus, des baïonnettes qu'on enfonce, des râles qu'on ne peut bercer.

Chers amis de douleur, des solitudes morales, des sanglants chemins de croix où nous avons souffert

des baisers de Judas, où déjà nous avons frémi sous les longs et navrants regards des mères et des femmes, de toutes celles qui suivaient en sanglotant les agonies inimaginables de leurs rédempteurs.

Chers amis qui pouvez comparer les douleurs qui furent vôtres à celles du Christ sur le chemin de la Croix jusqu'au « *Tout est consommé* » du Golgotha.

C'est en votre nom, au nom de vos Associations dont les drapeaux pavoyaient si magnifiquement cette plaine restée française, parce que là vous avez dit :

« *Ils ne passeront pas* »

C'est au nom plus particulièrement des anciens combattants originaires des régions si cruellement martyrisées par l'ennemi et qui ne furent libérées que par les plus sanglants holocaustes.

Que pieusement, religieusement, je m'incline devant ce Monument, symbole émouvant du calvaire que fut aussi celui de la foule innombrable et anonyme de nos frères d'armes immolés sur ce plateau.

C'étaient nos frères d'armes !

Vous rappelez-vous le sens profond de cette expression ?

Liés par une chaîne de fer, nous allions les uns près des autres inlassablement, et de temps à autre, la Mort choisissait les siens. Elle était là devant nous, qui nous fixait de ses orbites vides, qui nous touchait de sa main décharnée.

En présence de ce spectre, comme nos désirs, nos espérances, nos ambitions, nos orgueils, toutes nos passions de jadis, nous semblaient ou dérisoires ou honteuses.

Résignés à mourir, nos résolutions ne s'embarrassaient de nul calcul : quel calcul est permis à des moribonds ?

Selon la volonté du Christ ardemment : « Nous nous aimions les

uns les autres ».

Et, avec Jean-Marc Bernard, anéanti par un obus le 5 juillet 1915, devant Souchez, nous avons dit son De Profundis :

***Du plus profond de la tranchée,
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur ! Ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée...***

Avec Péguy, nous avons récité la « Prière pour nous autres charnels » :
Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle.

Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.

C'étaient nos frères d'armes... et puisque nous fûmes les témoins de leur vaillance, de leur abnégation, de leur sacrifice, puisque nous les accompagnions à toutes les stations du calvaire, qu'il nous soit permis d'évoquer l'extase dernière de ces grands Morts de la Patrie.

Rien ne fut plus sublime !

Ni sur la ligne de feu, ni dans les postes de secours, ni dans les hôpitaux, nul n'a pu entendre un de nos grands blessés blasphémer contre la Patrie, regretter le sacrifice qui allait être consommé.

Et leur pensée allait vers vous, mères inconsolables qui avez donné à la France pour la sauver, la chair de votre chair.

Vers vous, femmes éplorées qui, si courageusement, avez remplacé au foyer le chef de famille,

Vers vous, enfants attristés qui vous souvenez à peine du long baiser qu'un matin du mois d'août 1914 vous a donné le père que vous ne deviez plus revoir.

Vers vous aussi, habitants des régions occupées, qui avez vécu là-bas, les années terribles de l'occupation, vers vous que nous savions aux prises sans défense avec le Boche insolent et brutal.

Vers vous, que nous savions victimes de la faim, du froid, de la misère, et le grand regret de nos pauvres amis des régions occupées était de disparaître avant de vous avoir délivrés.

Vous, leurs mamans, leurs femmes, leurs enfants adorés.

Oh ! oui ! femmes de France, vous pouvez être fières de ces hommes, car ils ont payé de leur vie leur amour pour vous.

Et toi, France, sois à jamais reconnaissante à leurs mères, à leurs veuves, à leurs orphelins, car ils t'ont donné les plus magnifiques soldats qu'ait connus ton histoire et qui aient combattu pour la défense de tes droits et pour tes libertés.

Ils dorment là maintenant, tout près, dans ces grands cimetières qui ont recueilli leurs restes glorieux ; ils dorment là sous notre sauvegarde à nous, leurs camarades de combat qui avons juré de veiller sur leurs tombes aussi pieusement que le feraient leurs mères.

Que notre terre picarde arrosée de leur sang leur soit légère !

Et qu'à travers elle, il nous soit possible d'entendre leur voix d'outre-tombe retentir jusqu'au plus profond de nous-même pour consoler, reconforter et guider nos âmes fraternelles.

Puissions-nous être, nous les confidents de leur dernière pensée, nous les témoins de leur immolation, puissions-nous être leurs messagers touchants, les continuateurs de leur tâche...

Et vous, enfants, puissiez-vous être les héritiers de leur sacrifice !

Hélas ! dix ans après la signature de la Paix, voici les destinées de la France à nouveau menacées.

L'Allemagne prétend répudier le Traité de Versailles, pendant que, pris dans l'engrenage des dettes que nous avons contractées pour sauver le monde, nous nous demandons si nous

allons pouvoir nous dégager d'une étreinte qui nous ferait, nos enfants et nous, des esclaves pour plus d'un demi-siècle.

Mais c'est avec confiance que les soldats de l'armée de 1914-1918 ont coutume d'envisager l'avenir de la France.

Nous représentons une France meurtrie sans doute, mais nous sommes aussi la France indomptable, farouche et irréductible de Charlemagne, Saint-Louis, de Jeanne d'Arc, de Turenne, de Condé, de Napoléon, de Foch...

Et vous la connaissez bien aussi, n'est-il pas vrai. Monsieur le Maréchal, vous qui, le 29 août 1914, nous avez fait si brillamment contre-attaquer entre Ribemont et Guise que la garde prussienne c'est couché sous le choc de nos colonnes d'assaut.

Vous qui, à la tête des Poilus d'Orient, les avez conduits de crête en crête, de capitale en capitale, jusqu'à ce que l'ennemi demande grâce.

Notre confiance en l'avenir du Pays est faite de notre confiance en vous, nos Chefs, et aussi de la confiance que nous sentons bien que vous avez en nous, de la confiance que nous avons tous dans l'armée d'aujourd'hui, de la confiance que nous aurons dans l'armée de demain.

Ces soldats, ce sont nos frères, ce sont nos fils, et nous savons pouvoir leur faire confiance quand ils entreront dans la carrière...

Nous vous donnons la preuve de cette confiance, Monsieur le Maréchal, en vous montrant, au-delà de ce plateau, les miracles de notre reconstitution.

Sans douter de l'avenir, écoutant la voix de nos Morts, dès le lendemain de l'armistice, nous étions au pied de nos maisons détruites, nous efforçant à les relever.

C'est aujourd'hui chose faite ou presque, et sur ce calvaire brisé. Monsieur le Maréchal, les anciens

combattants des régions trop souvent martyres d'invasions, jurent de vouloir tous les moyens toutes les conséquences de ce qu'ils veulent, et, ce qu'ils veulent,

de toute leur âme d'habitants des frontières :

C'est la sécurité de leurs foyers,
C'est l'indépendance de la Patrie.

Discours de M. de Croix

*De profundis ad vos clamavi sursum
corda.*

*« Écoutons la voix de nos Morts et
élevons nos cœurs ».*

**Monsieur le Maréchal,
Messieurs,**

Vous tous que la vie a conservés et qui errez son labyrinthe de préoccupations sociales, croyez-moi, laissez, en ce jour de grande pitié, laissez vos discussions politiques, vos soucis d'affaires, tout le fardeau enfin de vos divisions des temps passés et songez à nos Morts.

Sur ces grands plateaux, durant toute la guerre, des combats incessants et sans merci, se sont livrés, fauchant, à la fleur de l'âge, les plus valeureux d'entre les plus valeureux des enfants de France et des Nations alliées.

Partout nous avons retrouvés leurs dépouilles sur ces champs sans fin, véritablement arrosés et fécondés de leur sang.

Au pied de ce monument gisent des morts inconnus, dormant leur dernier sommeil.

Dans les caves et carrières de Confrécourt, surplombant l'Aisne, à côté de longues listes de vaillants tombés au champ d'honneur, sont gravées sur la pierre !

Voulez-vous que je vous lise la citation de l'un d'eux, dont le corps a longtemps reposé au pied de ce tilleul, dernier représentant du Carrefour des

Tilleuls, qui fut un nid de mitrailleuse et un centre de combats et de résistances acharnées :

*« Ordre de l'Armée du 23 janvier 1915.
« Mobilisé le 2 août 1914, en qualité de mitrailleur au 216^e d'infanterie, est parti d'abord en Alsace, où son régiment soutenait les troupes qui ont effectué la prise de Mulhouse. Dirigé ensuite sur Paris, a pris part à la bataille de la Marne. Quand l'armée française fut établie au nord de l'Aisne, il occupait, le 18 septembre 1914, une tranchée en avant de son régiment (ferme de Confrécourt)*

« L'attaque allemande du 20 septembre détermina un mouvement de recul à peu près général.

« X., reste à son poste, seul avec deux hommes, débordé sur la droite et sur la gauche, remplit, quoique blessé, les fonctions de tireur ; les Allemands s'emparent de sa tranchée.

Il défend alors ses pièces, revolver au poing, dans un corps à corps terrible, et tombe, frappé d'une balle tirée à bout portant.

« Emmené prisonnier, il est achevé à quelques mètres de sa tranchée, au cours de la violente contre-attaque française.

« Retrouvé seulement le 8 novembre 1914, par le 321^e d'infanterie, au nord de la tranchée qu'il avait brillamment défendue et qui porta longtemps il a été inhumé sur place ».

Messieurs, cette citation, avec quelques variantes, pourrait s'appliquer presque à tous les héros innombrables, français et alliés, tombés sur ces plateaux où ils reposent encore.

C'est pour rappeler leur souvenir, pour commémorer leur vaillance, que ce monument a été élevé, pour remplacer de façon plus durable, les innombrables croix de bois qui devraient s'étendre à perte de vue.

Ancien combattant de Moulin-sous-Touvent, témoin de nombreuses atrocités, j'ai cru qu'il était de mon devoir de venir rappeler ici les souvenirs tragiques de ces hommes, français et alliés, âmes d'élite, exemples d'énergie et d'esprit de sacrifice et dont la bravoure n'avait d'égale que la modestie.

Dieu les protégera, car Dieu protège la France.

Pauvres morts, qu'êtes-vous devenus au loin. N'êtes-vous plus que de chers souvenirs, les pitoyables victimes d'une horreur sans nom ? Je ne le crois pas. Je préfère croire que tous ces hommes étaient venus ici-bas en mission, et que leur tâche remplie, ils sont retournés là-haut ! Où ? là-haut ! Sur la montagne aux nuages argentés, disaient les Assyriens, c'est là que les guerriers morts se reposent et qu'Ishtar leur verse des vins généreux.

Et cette croyance se transforme en certitude, aux heures où l'intuition chante les beautés rayonnantes d'un royaume invisible !

Donc, ils étaient venus en mission : leur rôle était de lutter, de se sacrifier, ils ont été les épis que l'on fauche, leur

sang est devenu le pain de la victoire ; maintenant, dans les régions invisibles, ils sont là qui nous protègent, qui nous guident, témoins de nos efforts, organisateurs de notre victoire, tisserands de notre destin futur.

Non, nos morts ne sont pas morts, ils vivent et ils vivront toujours dans notre mémoire. Leur silence n'est-il pas le grand symbole de la paix ! Nous qui parlons de liberté, ne sont-ils point les véritables hommes libres, par le fait qu'ils se sont évadés de toutes nos turpitudes.

Nous qui parlons d'égalité, qui la réalise mieux que le silence de la mort, et nous qui parlons de fraternité, la douleur n'est-elle pas l'unique élan capable d'établir ces réelles communions.

Croyez-moi, songeons souvent à nos morts et nous deviendrons meilleurs. Nous nous sentirons plus rapprochés les uns des autres dans la commune admiration de la beauté de leur sacrifice, car ils ont versé leur sang pour nous tous, qui jouissons des bienfaits de la Victoire ; réfléchissons que sans eux, nous ne serions plus qu'un troupeau d'asservis, malmenés, à la merci d'un implacable ennemi.

Et vous, chers Amis disparus, que nous pleurons toujours, vous qui avez si souvent et si vaillamment bataillé, vous qui nous avez aidés à remporter la victoire, à refouler l'envahisseur, au-delà de nos frontières, aidez-nous maintenant à réaliser l'unité morale de notre chère France, dans les Œuvres de paix.

Après ces discours, la foule, très impressionnée, se retira pendant que les invités et les personnages officiels se

rendaient au vin d'honneur qui terminait cette imposante manifestation patriotique.